

CHAPITRE 7

LE REMPLACEMENT D'UNE ENSEIGNANTE « DEBARQUEE » PAR DES PARENTS

« Quand je lui ai demandé où elle en était restée dans son cours de math, elle a ouvert le tiroir de son bureau et elle m'a dit : « C'est là-dedans ! » Puis elle est repartie en me laissant tous ses élèves sur les bras. Je ne l'ai plus revue de toute la matinée.

Elle était avec la rééducatrice, dans la salle du dessus, pour sa réunion de synthèse. Si en plus ça pouvait servir à quelque chose ! Mais les enfants sont toujours aussi ignares qu'avant.

Bref, lorsque j'ai voulu mettre le nez dans son tiroir, il y avait un beau chantier. Avec la meilleure volonté du monde, il m'aurait été impossible de continuer sa leçon. J'aurais mis trop de temps. Les enfants en auraient profité pour faire du chahut. Alors, j'ai préféré passer à autre chose.

A midi pile, elle a rappliqué et elle m'a demandé de sortir rapidement parce qu'elle voulait s'en aller. Je lui ai répondu qu'il fallait que je range le matériel, que j'avais ramené, dans ma voiture. C'est que pour remplacer les collègues, j'en apporte... ! Tu me connais... Des caisses entières... D'autant plus qu'elle a deux cours !

Dépêchez-vous, qu'elle m'a fait ! Je ferme la porte à clef. Vous allez vous retrouver enfermé.

- N'importe quoi !

- Tel quel... J'ai fait deux ou trois allers-retours. Je perdais des livres tout le long du chemin. Si tu crois qu'elle m'a aidé à les ramasser ! Plus je courais, plus j'en perdais... Je ne me suis jamais autant dépêché. C'est que j'avais peur qu'elle profite de ce que j'avais le dos tourné pour fermer sa classe à double tour. Après, comment j'aurais fait pour récupérer le restant ? J'étais crevé... Elle a fermé la porte. Elle a démarré sa voiture en trombe, puis elle est partie, sans un au revoir et sans un merci.

-Moi, c'est pareil, me confie Jean-Paul Martin, le collègue avec lequel je partage les remplacements du secteur. La Directrice de Drouard n'est vraiment pas marrante. De toute façon, tout le monde le dit : « La mère Maloire, c'est une vieille peau ». Pour une demi-journée, passe encore, mais je ne voudrais jamais la remplacer sur une longue durée !

En plus, dans ce pays-là, le soleil, ils ne connaissent pas. Tu as remarqué ? Il y pleut tout le temps et il y a toujours un brouillard à couper au couteau....Alors que partout ailleurs, il fait beau. C'est sans doute à cause de la Seine ?

-Au fait, tu as vu les bâtiments ?

-Oui. C'est d'un vieux ! C'est d'un triste !

-Ca nous change des petits groupes scolaires modernes qu'on a l'habitude de fréquenter.

Au fait, tu sais que la classe de la Directrice, c'est une ancienne morgue ?

-Non !?

-Si... Tu comprends pourquoi la mère Maloire elle a une tête de croquemort ! »

Et nous voilà partis à rire tous les deux!

Après nos interventions, il m'arrive parfois de rencontrer Jean-Paul Martin, mon collègue ZIL (Remplaçant en Zone d'Intervention Localisée), à l'école de Blanville où nous sommes rattachés tous les deux.

Et, comme je l'ai déjà indiqué plus haut, c'est avec lui que je partage les remplacements à effectuer sur le secteur.

C'est aussi l'occasion pour nous d'évoquer les derniers potins, puis, surtout, de rendre compte de l'atmosphère générale qui règne dans les divers établissements de la région :

« J'ai rencontré l'instite de Brailes. D'ici à ce qu'elle nous fasse une petite déprime il n'y a pas loin... Je sens que ça va être pour notre pomme ! Ses gosses sont infernaux... »

Ou ...

« A Vaugnant, le maître de CM2 a le nez de plus en plus bordeaux ... La cirrhose se précise. En plus, il a une classe épouvantable cette année !

Ou encore ...

« A Merry-Saint-Loup, le mari de l'instite s'est barré. Tu vas voir qu'on ne va pas tarder à nous appeler...! »

Mais, pour l'instant, c'est mon dernier remplacement à Drouard qui fait l'objet de la conversation, car, ni l'un ni l'autre, nous n'avons envie d'y jeter l'ancre.

« Pourvu qu'il ne vienne pas à l'idée de l'Inspecteur de nous y envoyer. Sinon, je démissionne » », conclue-t-il en roulant un magazine, qui traîne sur la table de la salle des profs.

Or, il ne pensait pas si bien dire, puisque huit jours plus tard, l'Inspecteur me fait

appeler :

« Monsieur Meunier, commence-t-il, on a besoin de vous à l'Ecole Maternelle de Drouard. Vous y remplacerez Mademoiselle Dominique Loiseau, la maîtresse de Grande et de Moyenne Sections.

Les parents d'élèves l'ont débarquée lors du dernier Conseil d'Ecole... Oui, mon bon monsieur, nous vivons une époque épique. De nos jours, on peut demander à une enseignante de faire ses valises.

Bref, celle-ci est en arrêt maladie et nul ne sait quand elle reprendra et même si un jour elle reprendra.

Je compte sur vous pour rétablir la situation. Ce ne sera pas facile, croyez-moi, car les parents de Drouard n'ont pas bonne réputation.

-Quand est-ce que je dois y aller ?

-Mais, tout de suite, mon bon monsieur. Tout de suite. Vous laissez tomber les remplacements qui avaient été prévus et vous filez à Drouard. Ca fait déjà deux jours que les enfants n'ont pas d'école. Les parents s'énervent.

Bon courage ! »

Sur ces dernières paroles, je repose le combiné et prends congé de mon Directeur. Rapidement, j'achète un sandwich à la boulangerie voisine puis je consulte de nouveau la carte routière, que j'ai largement déployée sur le capot de ma voiture, afin d'éviter de tourner en rond, comme cela m'est arrivé la fois dernière.

Une fois rassuré sur le trajet, j'actionne le démarreur et...en route pour l'aventure !

Nous sommes en novembre. Et plus j'approche de Drouard plus il fait un temps de Toussaint. Mais, quand on se rend dans ce pays-là, le soleil, on l'a dans le dos et la brume devant son nez. Question d'habitude !

Malgré la radio qui diffuse des oeuvres des sixties, le moral est en berne. Il s'agit davantage d'un voyage au bout de la nuit que d'une visite en maternelle.

Sans y prendre garde, une vieille chanson d'enfant, que je pensais avoir oubliée, m'accompagne comme une scie, tout au long du chemin.

« Brume grise, brume ouatée -é-e

La brume qui tombe

Sur la plaine blonde... » etc... le reste des paroles se perdant dans la brouillard.

Cette antienne, je me la fredonne d'une voix lugubre, dans la solitude de ma voiture, en priant le Bon Dieu des instituteurs laïcs - il doit bien y en avoir un - pour que tout se passe bien. Car, je me demande ce qu'on me réserve sur place.

Après la pancarte annonçant le village de Drouard, je vise l'église, car, en dépit des dissensions qui existaient autrefois entre curés et enseignants ou pour les attiser, la

plupart du temps, les écoles, étaient construites à côté des maisons du culte. Si ce n'est pas de la provocation, cela s'y apparente fort !

Au dernier moment, son clocher sort de la brume. Je reconnais la grande place avec sa rangée de tilleuls, puis les deux écoles – Maternelle et Primaire- que sépare une route départementale très fréquentée.

Je frappe à la porte de la morgue, pardon, à la porte de l'école primaire, où je sais trouver la Directrice, le fameux « Croquemort » dont j'avais précédemment brossé le tableau, laquelle, on ne savait par quel mystère de l'Education Nationale, dirigeait les deux écoles.

« Sophie va vous conduire dans votre classe, » lance-t-elle sans se déplacer.

Plus loin, j'aperçois Sophie, la collègue des petits, qui se démène avec une photocopieuse, dont la lumière clignotante rouge vient de détecter un « bourrage ».

« Décidément ! conclut-elle en ouvrant le capot de l'appareil et en jetant tout un lot de photocopies fripées dans la poubelle. Ce n'est pas le jour. Je reviendrai plus tard. »

Ensemble, nous traversons la route, en prenant soin de ne pas nous faire renverser par un camion. Puis elle me confie un trousseau de clefs, qu'elle est allée chercher dans un petit placard métallique.

Nous franchissons un couloir, ouvrons une porte, descendons un perron, longeons un préau, puis tout au bout de la cour de récréation, loin, très loin, au bout du bout, nous entrons dans une classe toute neuve, où m'accueille une jeune et belle blonde, que de prime abord je n'avais pas remarquée, pressée qu'elle était par une foule d'enfants piaillards et déjà pas mal énervés. Visiblement, elle leur a préparé des découpages pour les occuper.

« Bonjour, se présente-t-elle. Je suis Pascale, votre ATSEM. D'habitude, je ne suis là que l'après-midi, car je n'ai qu'un demi-poste. Mais, avec les événements, monsieur le Maire m'a demandé de venir le matin jusqu'à ce qu'il y ait un nouveau remplaçant. Vous êtes le sixième. Mais, entre le cinquième et vous, il s'est déjà écoulé deux jours. A croire que l'Inspection ne voulait envoyer personne. Ce n'est pas facile pour moi, s'excuse-t-elle en rougissant, car je suis débutante. »

Contrairement aux autres classes, comme je viens de le souligner, celle-ci est toute neuve et, ce qui ne gêne rien, elle a une vue imprenable sur le parc de l'ancien château, qui, je l'apprendrai plus tard, abrite mairie, cantine, centre de loisirs et

salle des fêtes.

Mais, pour l'instant, les fenêtres laissent davantage à deviner le paysage qu'à le voir, car le brouillard n'est toujours pas tombé.

Après avoir fait connaissance avec les enfants, je les réunis autour du tapis pour leur raconter des histoires et accompagner leurs chants à la guitare.

Puis, comme je dispose encore de pas mal de temps avant la récréation, je leur fais une démonstration de jonglage, tout en leur promettant de les initier, dès ce soir, à cette discipline qui semble beaucoup les intéresser, à condition naturellement qu'ils me promettent d'être sages.

Enfin, nous sortons en récréation. La cour est vide, car mes collègues, c'est ce qu'elles m'apprendront plus tard, ne sortent pas en même temps. Une fois accompli le rituel goûter-toilettes, nous rentrons pour clore la matinée en travaillant sur une photocopie que j'avais pris soin d'apporter avec moi.

Midi sonne au clocher voisin. Avec l'aide de Pascale, nous répartissons les élèves en trois groupes, entre ceux qui prennent le car, puisque nous sommes groupés avec Bernage et Crespy-Le-Château, ceux qui vont à la cantine –deux jeunes filles sont déjà à la grille, registre à la main, pour les y conduire- et ceux qui regagnent leur domicile.

Nombreux sont les parents à se tordre le cou afin d'apercevoir le nouvel instituteur de leurs enfants. Pour le moment, nous n'en sommes qu'au round d'observation – aucun d'entre eux n'ayant encore osé m'aborder.

Une fois tout ce petit monde parti, je regagne ma voiture pour y prendre les sandwiches achetés plus tôt, puis, seul, de retour dans ma classe, je déjeune en regardant les nouvelles à la télévision ; ensuite, je téléphone à mon épouse pour l'informer de ma nouvelle affectation et pour, en deux mots, lui en expliquer les raisons.

« Tu vas y rester longtemps ? interroge-t-elle.

- Sans doute.

- C'est dur ?

- Côté enfants, ça fait du bruit. Normal, c'est une Maternelle. Ils sont 28 et la classe est petite... Côté parents, ils ne se sont pas encore manifestés. Par contre, côté collègues, la relation est glaciale... La Directrice n'est même pas venue me voir...

J'aurais également voulu rencontrer la titulaire pour m'organiser et surtout savoir où elle en est restée. Je sais qu'elle habite un logement de fonction, au-dessus de l'école. Mais, acceptera-t-elle de me voir ? Rien n'est moins sûr.

-Qu'est-ce qu'il s'est passé au juste avec elle ?

-Je l'ignore. Ici, on n'en parle pas. J'ai l'impression que tout le monde se cache. »

Après un dernier échange de banalités, je plonge le nez dans mes bacs en plastique, que je suis allé récupérer dans le coffre de ma voiture- c'est à l'intérieur de ceux-ci que se trouvent livres et préparations, rangés par classes et par disciplines.

Je dispose même de tout un lot de marionnettes et d'instruments de musique, capables, le cas échéant, d'occuper avec bonheur, des enfants de classes maternelles. Aujourd'hui, c'est tout à fait ce qu'il me faut.

Après avoir brossé, dans l'urgence, les grandes lignes de l'emploi de temps de l'après-midi, j'entreprends une visite systématique des placards et des armoires. Je constate que la classe est richement dotée en matériel de toutes sortes : peintures, pinceaux, pâte à modeler, jeux éducatifs, pochoirs, perles, nécessaire de travail manuel, papier, carton, ramettes de photocopies... Une véritable caverne d'Ali Baba !

Enfin, très rapidement, je feuillette les classeurs où sont entreposés les travaux des enfants, qui me permettent de constater le haut niveau des élèves de cette classe et la grande expérience de leur maîtresse.

Vers quatorze heures, les enfants sont de retour ; Pascale également. Et tout se déroule sans problèmes jusqu'au milieu de l'après-midi.

Par contre, après la récréation, j'ai beaucoup de mal à canaliser la nervosité des enfants. La classe est encore plus bruyante que ce matin.

« Vous auriez dû les coucher, me reproche l'ATSEM. Mademoiselle Loiseau leur faisait faire la sieste en arrivant.

- Où ? Il n'y a pas de place.

- Elle les faisait allonger par terre.

- Sur le carrelage ?

- Non. Sur les tapis.

- Il n'y en a pas assez.

- Elle en mettait aussi à leur table, la tête dans les bras... De toute façon, ses enfants sont très remuants et ils parlent tout le temps. Puis, comme elle avait peur des parents, et qu'à la fin, elle n'osait plus dire quoi que ce soit, elle soufflait dans son sifflet à roulette quand il y avait trop de bruit.

- Et alors ? Ca les calmait ?

- Pensez-vous ! Je ne vous dis pas le chantier ! »

Peu à peu, par bribes, grâce à des réflexions échappées par les uns et par les autres, je commence à avoir une image plus précise de l'institutrice que je remplace. Vieille fille d'une quarantaine d'années, Dominique Loiseau a consacré tous ses loisirs à son école – les œuvres qui ornent les murs de sa classe sont là pour l'attester.... Ce qui lui était d'autant plus facile, puisque, comme je l'ai déjà souligné, elle habitait sur place.

Dotée de solides qualités pédagogiques, qui m'ont mis longtemps mal à l'aise, car j'avais une expérience assez réduite de la Maternelle, elle était très exigeante dans son travail, ce qui finit par lasser des parents qui n'admettent guère qu'on fasse trop travailler leurs enfants. Le travail n'étant plus une valeur reconnue en ce XXI^{ème} siècle. Hélas !

Or, et c'est ce qui provoqua sa perte, « Mademoiselle » Loiseau, comme l'appelaient pompeusement ses collègues, avaient le don d'irriter les parents par son manque évident de diplomatie. Et les mères, qui venaient réclamer des comptes à la sortie de l'école, se faisaient proprement et rapidement éconduire.

Néanmoins, elle n'a jamais giflé un élève. Et elle ne leur a jamais adressé un mot de trop. Heureusement pour elle, car les parents ne le lui auraient jamais pardonné !

Ce qui n'a pas empêché une poignée d'entre eux de la débarquer avec le seul motif, non avoué, qu'elle ne leur plaisait plus, elle qui, pourtant, avait enseigné à Drouard depuis une quinzaine d'années.

« Je l'ai sauvée bien des fois, m'expliquera l'ancien Directeur à la retraite, venu faire signer à Pascale, une pétition en sa faveur. Mais, cette fois, elle ne s'en est pas relevée. L'actuelle Directrice n'est pas assez proche de ses adjointes. Et comme elle vient d'être nouvellement nommée, elle n'a pas l'expérience des conflits. »

Pascale, qui ne l'apprécie guère, car Dominique Loiseau la considérait, me dira-t-elle plus tard, comme sa domestique, a néanmoins signé sans sourciller.

Quant à la femme de ménage, une petite dame âgée, corpulente et très agréable, que j'ai rencontrée un soir où je photocopiais des fiches pour mes élèves, elle fut suffisamment prolixie pour me relater avec force détails les derniers événements : « J'ai vu arriver une demi-douzaine de parents. Ils ont poussé violemment la porte et, quatre à quatre, ils ont monté l'escalier qui mène au bureau de la Directrice, me confia-t-elle. Ce soir-là, il y avait réunion du Conseil d'Ecole. J'ai crié : Essuyez vos pieds ! Je viens de laver... !

Peine perdue ! Ils étaient déjà grimés.

Par la suite, j'ai entendu des cris ! Mon Dieu, des cris... !

Peu de temps après, j'ai vu descendre la pauvre Dominique... qui pleurait... La malheureuse !

Les autres étaient restés en haut. A raconter, sur elle, des vilaines choses... bien sûr !

Hé bien, croyez-moi, la Directrice, je n'ai pas entendu une seule fois le son de sa voix ! Il n'y en avait que pour les parents. »

Le menton appuyé sur son balai, elle tint à me prévenir : « Alors, c'est vous le nouvel instituteur de Maternelle... ? Mon pauvre monsieur ! Vous êtes bien mal tombé. C'est qu'ils ne sont pas gentils ici, vous savez ! »

Aussi, me sachant placé sous haute surveillance, je fais assaut de vigilance lors des récréations, évitant les jeux à risques, dans une cour dangereuse où l'enrobé, déjà très granuleux, est défoncé par endroit, en raison des racines de tilleuls qu'on aperçoit, affleurant le sol.

Je redouble également de ponctualité, car je sais, par expérience, que des parents désoeuvrés - il y en a de plus en plus- sont capables de calculer, montre en main le temps consacré au sport ou à la récréation, puis, évidemment d'en faire la remarque en cas de dépassement d'horaires.

Lors d'un remplacement précédent, j'ai même vu une mère, dont la fenêtre donnait sur l'école, traverser la cour, droite comme un « i » et faire enfiler une cagoule à son rejeton de fils, au nez et à la barbe d'une Directrice médusée, pour repartir aussi dignement qu'elle était venue ! Celle-ci n'ayant d'ailleurs pas cru bon de la saluer !

De toute façon, dès que j'arrive dans ma classe, le matin, je me dis : « Vivement cinq heures ! »

Puis je m'entraîne à freiner volontairement mon goût prononcé pour le travail, en me répétant : « Du boulot, oui, mais modérément. Juste ce qu'il faut... Tout juste un peu, pour ne pas dire que je ne fais rien. Mais suffisamment pour ne pas être accusé de surmener mes élèves ! »

Pour le sport, c'est la même chose : « Du sport, oui, mais pas trop. Le sport, ça donne des courbatures et ça excite les élèves ! Lorsque je rends les enfants à leurs parents, ceux-ci doivent être calmes et détendus. Après tout, c'est ce que les adultes réclament après leur dure journée de labeur quand ils travaillent.»

Pour les contes, c'est pareil : « Raconter des histoires... Oui... Beaucoup, pour avoir la paix... Mais supprimer les histoires de loups et tout ce qui peut faire peur

aux enfants... Même si la télé s'en charge à ma place ! Car, ce qu'on autorise à la télé, n'est pas forcément ce qu'on permet à l'enseignant ! »

Je me souviens, à ce sujet, qu'une mère était venue se plaindre, à moi, « le raconteur d'histoires », pour avoir lu en classe, un ouvrage de l'Ecole des Loisirs, édition pourtant réservée aux enfants et bien innocent en la matière. Le livre en question avait justement été écrit pour exorciser les peurs nocturnes. Il montrait un enfant qui voyait une grosse main noire s'inscrire sur le papier de sa chambre. Or, à la fin du récit, l'auteur indiquait qu'en fait de main, il s'agissait tout simplement de l'ombre d'une feuille d'arbre, que la lune diffusait à travers les persiennes. Il n'y avait pourtant pas de quoi inquiéter les parents !

Et même s'il n'est pas facile de contenter tout le monde, j'essaie toutefois, car, ayant été affecté à la Maternelle de Drouard pour une durée indéterminée, il vaut mieux pour moi, que je m'adapte sans délai.

Jean-Paul Martin avait pourtant été formel : « Un ZIL, ne doit intervenir que dans une zone de moins de 25 kilomètres de son lieu de rattachement et ne doit pas y rester plus de trois semaines. Après, c'est aux Brigades d'assurer les remplacements ! »

Oui, mais refuser un poste, auquel l'Inspecteur vous a affecté, n'est guère concevable... A moins d'avoir un excellent médecin ! A moins d'avoir un bon syndicat ! Ce qui arrive pour d'autres, mais jamais pour moi.

Effectivement, Drouard est à plus de 25 kilomètres mais il m'est déjà arrivé d'effectuer des remplacements de plus de 70 ! De toute façon, en cas de refus de ma part, c'est Jean-Paul qui sera réquisitionné... Et comme il n'y tient pas !

Quoi qu'il en soit, j'avais pressenti que l'avenir me préparait un long bail avec cette « Maternelle des brouillards »...

Peu à peu je m'organise avec l'aide de la jeune ATSEM et de Dominique Loiseau, qui, contre toute attente, accepte de descendre de son logement de fonction, pour pousser une dernière fois la porte de sa classe.

Son apparition provoque en moi un certain malaise. Il est difficile, en effet, d'imaginer la collègue élégante que je rencontrais de temps à autre lors des journées pédagogiques, arborant à chaque fois de nouveaux chapeaux et des toilettes « dernière mode », sous les traits ô combien fatigués de cette « petite vieille usée », pourtant de quinze ans ma cadette et qui est en train de traverser

l'allée centrale en chaloupant, avant de venir échouer telle une épave au pied de son ancien bureau.

Ce qui est curieux, c'est qu'elle s'est identifiée avec le paysage : visage brumal sur fond de brouillard et de crachin... Il est vrai que nous étions en brumaire !

« J'ai appris que tu voulais me voir pour savoir où j'en suis restée dans mon programme, commence-t-elle sans préambule, en clignant des paupières que le prozac avait dessinées en amande. Mais, ce n'est pas du programme qu'il faut avoir peur, c'est des parents. Méfie-toi d'eux et de leur meneur, Marcel Pourceau, le bien nommé, un va-t-en guerre, tout-en-gueule.

Tu ne peux pas le rater. Il est gras, il est gros, il est grand et il est con... Tu verras, il passe son temps à s'essuyer le front tellement il sue la méchanceté. Et quand il te parle, on a l'impression qu'il entame une conversation avec tes souliers, tant il a le regard franc et éclairé. Mais l'avantage qu'on a sur lui, vois-tu, c'est qu'on l'entend de loin. Toujours en train de la ramener pour un oui ou pour un non !

Cachées derrière lui, car Monsieur ne se déplace jamais seul, il y a les bonnes femmes : elles sont mauvaises, peut-être pires. Ce sont elles qui le poussent. Elles s'en servent comme d'un bouclier, et lui, il ne voit rien tellement il est bête.

Il y a la grosse Marguerite Courgeasse - décidément, ils sont tous gros là-dedans !- c'est la « bourge de la troupe ». Contrairement à Pourceau, elle n'ouvre jamais le bec par devant, mais par derrière, elle te crucifie !

Puis, il y a la Nathalie Dupanloie, qui en voudra toujours à l'état-civil d'avoir attaché la particule à son nom et la Madeleine Ferragi, qui se vante d'avoir du sang de macaroni dans les veines pour excuser son côté poissard.

Enfin, il y a la Micheline Chabrier, au regard de bouquetin. Je me suis toujours demandé ce qu'elle faisait là, avec eux. Il est vrai qu'elle ne le sait peut-être pas elle-même. Tu la reconnaîtras à sa voix. Elle parle comme ça... »

Et Dominique Loiseau de mimer la voix de flûtiau de la petite mère Chabrier, malgré la brume qui semble l'envelopper de plus en plus.

Après avoir fait le tour des parents belliqueux, elle passe aux enfants. Il est vrai que l'école a été faite pour eux, même si on a tendance à l'oublier.

« C'est une bonne classe, enchaîne-t-elle. Tu verras. A part Fabienne et Annabelle qui sont de véritables pipelettes et Florentin, qu'il faut pousser un peu – mais dans quelle famille il est tombé, le pauvre ! – le niveau est bon.

En plus, tu as de la chance ! Tu n'auras plus la Magalie Ben Saïd, la fille d'un toubib de Troyes. Il l'a retirée pour la mettre dans le privé. C'en était un drôle !

Si j'en suis arrivée là, c'est un peu de sa faute... Un jour, la gamine est tombée en

courant sous le préau. Il avait plu et ça glissait.

Quand on l'a relevée, elle avait le bras un peu rouge. L'épiderme ayant dû chauffer pendant sa glissade.

Par contre, au moment de partir, à midi, elle avait une belle éraflure. On voyait des gouttes de sang et ça suppurait.

Le père m'a fait un de ces pataquès. Pourtant, il n'y avait rien de cassé....

Il est entré dans la cour puis il m'a copieusement engueulée devant tout le monde.... Il m'a dit que je ne surveillais pas les enfants, que je n'avais pas soigné sa fille, que je ne l'avais pas prévenu... Bref, pour finir, il a porté plainte contre moi. C'est l'Autonome (*Association de défense et de protection au service des personnels de l'enseignement*) qui suit l'affaire. Je la laisse se débrouiller...

On ne peut tout de même pas empêcher les gosses de courir ! » conclut-elle d'un air las. »

Après un dernier mouvement de révolte, elle me livre son emploi du temps. Celui-ci est surprenant car il fait débiter la journée par une séance de sport, suivie immédiatement après, par la récréation du matin. Aussi, pour les enfants, il leur reste seulement une heure à passer en classe. Même pas !

Je lui en fais la remarque.

« L'éducation physique, tu la pratiques à la salle des fêtes, explique-t-elle. Elle n'est pas loin. Elle est à peu près à cent mètres d'ici. C'est l'avantage. Or, l'après-midi, tu ne peux pas en faire régulièrement, car la salle est souvent prise par des associations et notamment par le Club du 3ème Âge. Et, comme la secrétaire de mairie oublie fréquemment de te prévenir qu'elle est prise, quand tu arrives avec ta bande de gamins, la bouche enfarinée et du matériel plein les bras- car là-bas, tu ne peux rien stocker- et que tu trouves la salle occupée, tu n'es guère content d'être obligé de repartir.

D'autant plus, que pour t'y rendre et pour en revenir, c'est Valérie, l'ATSEM des petits, qui t'accompagne, pour des raisons de sécurité. Mais elle ne reste pas avec toi. Pendant ta gym, elle regagne sa classe. N'oublie pas que le matin, Pascale ne travaille pas.

C'est pour cette raison que tu es plus tranquille de faire du sport le matin. Profite de ce que Pascale est là l'après-midi pour faire les disciplines les plus importantes ! »

Enfin, après des explications d'ordre pratique, elle prend congé de moi, en ondulant entre les tables, tellement le discours l'a épuisé.

« Si tu as besoin, tu sais où me trouver. Bon courage, achève-telle. A Drouard, il en faut beaucoup ! »

Après avoir réajusté ma pédagogie en fonction des pratiques précédemment utilisées par Dominique Loiseau, ma technique s'en trouve améliorée et les jours filent comme des perles le long d'un collier.

J'apprends que le maire, de son côté, vient d'organiser une réunion invitant parents et enseignants, afin de faire le point sur les problèmes rencontrés à l'Ecole Maternelle. Mais, étant nouveau, je n'ai pas été convié à cette réunion.

Toutefois, j'ai appris qu'il avait demandé, notamment aux parents, de mettre un peu d'eau dans leur vin et aux enseignants, d'arrêter les critiques à l'égard des habitants de sa commune, car, aurait-il dit en substance, eu égard à la mauvaise réputation qui est faite à Drouard plus personne ne voudra venir y enseigner.

Bien entendu, les parents belliqueux, par qui le scandale est arrivé, n'ont pas jugé bon de se rendre à l'invitation du maire. Aussi, n'ont-ils pas à signer la pétition de soutien en faveur de Dominique Loiseau, que l'ancien Directeur, à cette occasion, avait fait circuler- ce qui, vous vous en doutez, les arrange bien !

Néanmoins, j'ai appris que la plupart des parents sérieux avaient répondu présents à l'appel de leur maire.

Pour ma part, je choisis de m'imposer en mettant moi-même sur pied une réunion, organisée un beau soir, dans ce qui allait devenir « ma classe ». Officiellement, s'il s'agit d'informer les parents sur mes méthodes de travail, officieusement, je désire rencontrer ceux qui ont jeté l'opprobre sur la malheureuse enseignante, que l'administration m'a demandé de remplacer. Car, pour lutter contre « l'ennemi », il me fallait mieux le connaître.

Peu de temps avant ma réunion, je reçois un appel téléphonique d'un Inspecteur très embarrassé, car les parents dissidents ont exigé de lui une nième entrevue. Or, cette mise en demeure le contrarie au plus haut point, car, il faut bien le dire, il est à bout d'arguments. Aussi, quand il apprend, par je ne sais quel canal, que j'ai contacté tous les parents, il en profite pour sauter sur l'occasion : « Ne le dites à personne, me prévient-il, mais j'assisterai à votre réunion. Je pense que vous avez eu une bonne idée de les réunir. A bientôt ! »

Il ne faut pas être grand clerc pour comprendre que mon initiative lui convient parfaitement et qu'il entend bien en tirer tout le bénéfice, même s'il n'est pas lui-même l'organisateur.

D'autre part, il est préférable pour lui d'affronter les parents dans une réunion informelle, plutôt qu'à l'Inspection, où il est seul, assis derrière un bureau - la

solitude pouvant parfois être facteur de risques. N'ai-je pas su, un peu plus tard, qu'un parent d'élèves de sa circonscription avait déjà promis de lui « casser la gueule »... ?

Pour en revenir à Drouard, j'apprends, par sa secrétaire, que les diverses entrevues qu'il avait eues avec Marcel Pourceau et sa bande, avaient été particulièrement houleuses. De quoi le mettre en confiance !

En outre, si les parents dissidents décident, pour une raison ou pour une autre, de bouder « la réunion », que je n'ose plus appeler « ma réunion », puisqu'elle a tendance à devenir « la-réunion-de-Monsieur l'Inspecteur », il aura toujours l'opportunité de leur dire : « Vous avez souhaité une réunion. J'en organise une et je ne vous y vois pas ? Décidément, vous n'êtes pas sérieux ! »

Je me souviens de cette réunion, comme si c'était hier. Chacun s'étant fait un devoir d'y assister, la salle de classe est comble ce soir-là et je manque de chaises. C'est que la plupart des parents sont venus en couples ! Le fait est si rare qu'il mérite d'être souligné.

Ensuite, je remarque qu'ils se sont installés, comme ils devaient sans doute l'être, autrefois, à la communale : les bons au pied du bureau, les anciens cancre, tout au fond, là-bas, auprès du radiateur. Comme quoi, les habitudes ne se perdent pas aussi facilement !

Après quelques paroles de bienvenue, je leur signifie qu'il faut que des efforts soient faits pour ramener la paix et la sérénité dans cette classe, afin de ne pas pénaliser davantage les enfants, puisque, en l'espace de deux mois et demi, six enseignants s'y sont succédé après le départ de la titulaire. Ce qui constitue en soi un triste record.

C'est alors, que, comme au théâtre, le « gang des barbares », Pourceau en tête, fait une apparition très remarquée, sous le regard désapprobateur de quelques parents sérieux, qui commencent à en avoir assez que leur progéniture soit prise en otage, sous le simple prétexte de flatter des égos trop démesurés.

Et, c'est debout, derrière une porte, qu'ils ont eu bien du mal à refermer derrière eux, tant ce soir-là, les places étaient chères, que les retardataires entendent le petit discours que j'ai prononcé à leur intention et que je dois reprendre, car ils n'ont pas été là pour l'entendre.

Si, par définition, la concentration humaine facilite les rapports de proximité, elle engendre aussi les conflits. Et, un rapport de force s'instaure instantanément entre les pro et les anti-Loiseau. Des regards noirs sont échangés, bientôt suivis de

quolibets puis d'insultes. La tension monte d'un cran. Je sens que la situation va m'échapper et qu'il me faut trouver un moyen de la rétablir dans de brefs délais, sous peine d'en arriver aux mains, le tout sous le regard paisible de ma jeune ATSEM, qui, ne se doutant de rien, bavarde à qui mieux mieux avec l'épouse du médecin.

Après quelques phrases bien senties, et la menace de mon départ, ce qui signifie, pour eux, l'arrivée d'un septième remplaçant – arrivée fort improbable d'ailleurs, en raison de la mauvaise réputation de Drouard - je réussis tant bien que mal à ramener le calme.

Les reproches, que s'adressent les uns et les autres, finissent par s'éteindre d'eux-mêmes, car je viens de toucher l'orgueil des Drouardais et des Drouardaises en les accusant de manquer de civisme et d'esprit de conciliation et en les blâmant pour avoir bafoué les lois les plus élémentaires de l'hospitalité à l'égard d'enseignants qui ne se sont pas faits faute d'en référer aux plus hautes instances de l'Inspection. Ce qui fait grande impression auprès de mon auditoire.

Nouvel effet théâtral ! Une fois le calme revenu, c'est ce moment-là que choisit mon Inspecteur pour intervenir. Hardis, comme le sont tous les membres de l'Inspection, je le soupçonne fort d'avoir attendu, à l'abri des regards, derrière les carreaux blancs et opaques de la classe, que la situation soit plus favorable pour tenter de faire son entrée.

Je le revois, essayant de parvenir à mon bureau, en fendant la foule, tout en éludant, avec toute la superbe dont il est capable, les sollicitations émanant de quelques importuns... A vrai dire, il n'en mène pas large !

« On vous avait demandé une entrevue, dit l'un.

-Et ça ? répondit-il, magnanime. Comment appelez-vous cela ? Il est des réunions comme celles-ci qui valent bien des entrevues ! Vous avez voulu me voir, je viens à vous. »

Une fois assis à mes côtés, il a le temps de me souffler :

« Comment se fait-il que la Directrice ne soit pas là ?

-Je ne l'ai pas invitée. »

Je n'ai pas osé lui dire, qu'elle n'avait jamais daigné franchir la porte de ma classe depuis mon arrivée.

« Vous avez bien fait, répond-il. Elle n'aurait fait qu'envenimer les choses ! »

Une fois passés les remous, provoqués par l'entrée « inopinée » de l'Inspecteur, je reprends la parole pour détailler mon mode de fonctionnement, mes horaires, mon emploi du temps et ma pédagogie, pendant que mon supérieur joue avec mon coupe-papier, tout en prenant bien garde de ne pas intervenir pour ne pas briser, par une parole malheureuse, le calme enfin revenu.

C'est qu'il a tenu, ce soir-là, à abandonner femme et enfants, pour honorer de son aura, cette bande d'irréductibles Gaulois, en guerre contre l'Education Nationale,

dans ce trou perdu situé au fin fond de la Champagne méridionale.
Quel honneur pour Drouard !

Une fois mon exposé terminé, sous le regard rassuré de parents prêts à tenter avec moi une nouvelle aventure, l'Inspecteur me passe le lot de pommade qui lui reste encore en stock.

Il prend soin de vanter mes dispositions personnelles et il explique qu'il a fait appel à moi en raison de mes compétences et de mon ancienneté- ce qui, je dois en convenir, n'est pas toujours ce qui figure sur mes rapports d'inspection... Mais, quand on est embarrassé, à quoi bon se priver d'une brosse à reluire qui ne coûte rien ! Quitte à sabrer le lendemain celui-là même qui vous sort d'embarras, la veille.

L'usage du procédé est hélas très répandu à l'Inspection Académique que squatte la foule des Inspecteurs carriéristes, anciens instituteurs pour la plupart, et qui ont oublié d'où ils venaient.

Je dois avouer que je goûte d'autant plus aux louanges et à l'encens, que je sais pertinemment que ce sera pour la première... et la dernière fois, dès que la situation sera rétablie. Et par anticipation, je peux vous assurer que j'avais vu juste.

Néanmoins, il faut bien reconnaître que mon Inspecteur est pris en flagrant délit d'humanité, ce soir-là, tant il sait se montrer discret, adoptant un profil si bas qu'il frise la transparence. N'eut été son entrée très théâtrale, il ne s'est guère montré à son avantage. Ce qui n'est pas l'attitude qu'il adopte en général, quand il convoque les enseignants dans son bureau. Attitude faite le plus souvent de morgue et d'arrogance.

Mais, ce soir-là, il a fait le choix de la modestie, se rangeant par calcul, sous l'aile protectrice de son subordonné, à charge pour lui de le remettre plus tard à sa place, lorsque la situation sera décantée...

Une fois la séance levée, convaincus par mes propos généreux – « l'enfant en devenir », « l'homme et la femme de demain », « la génération à ne pas sacrifier », « l'accompagnement de l'enfant »- autant d'arguments qui font toujours beaucoup d'effets sur les personnes sensibles, les parents quittent un à un la salle, non sans avoir tenu à m'apporter, avant de partir, leur soutien inconditionnel.

Il n'y a guère que Pourceau et sa bande pour vouloir tirer un dernier baroud d'honneur en stoppant l'Inspecteur, qui fonçait, tête baissée, vers la sortie.

Mais les dernières velléités de Marcel, dont le front luit à la lumière des néons comme une paire de souliers vernis, tellement il est en nage, sont interrompus par la poussée de la foule qui désire quitter la salle.

Aussi, alors qu'il s'essuie à l'aide de son mouchoir à carreaux, le flux l'emporte-t-il, en même temps que ses belliqueuses intentions. Et une page est ainsi définitivement tournée... Après avoir réglé le cas des adultes, je peux enfin commencer à m'occuper des enfants !

Les jours succèdent aux jours. Jours de bruine. Jour de brume. Curieux pays cerné par la nappe grise de ses brouillards.

Je m'y fais pourtant. Enfermé dans ma classe, au milieu des mes vint-huit enfants, j'ai l'impression de vivre dans un cocon, coupé du reste du monde- comme un lointain souvenir de ma période prénatale, en quelque sorte.

Il est vrai qu'au départ, le remplacement d'une enseignante aussi expérimentée que Dominique Loiseau m'avait causé de l'inquiétude, puis, avec le temps, ma pédagogie s'affirme et je finis par trouver les solutions à apporter à chaque fois que surgit un nouveau problème.

Certes, mes élèves sont très bavards et très remuants, mais, la succession des enseignants et les querelles de parents n'ont sans doute pas arrangé les choses. Pour pallier cet inconvénient, je m'oblige à parler le moins possible, sans lever la voix, ce qui les oblige à se taire pour m'écouter.

J'essaie également d'adopter une attitude calme, reposée et à « l'enfer de la dernière heure », celle qui va de seize à dix-sept heures, je trouve une solution qui soulage mes oreilles et les nerfs de mon atsem : LE MIME !

Assis par terre, autour d'un tapis, dans la position du lotus, je leur fais ainsi prendre conscience que dans la vie on peut parler, non seulement avec sa langue, mais avec son corps.

Je leur fais étudier, par exemple, différents types de déplacements : lent, rapide, syncopé, lacunaire, la marche hésitante du vieillard, celle chancelante de l'ivrogne, le glissement gracieux du patineur sur la glace...

A tour de rôle, volontairement, chacun se fait un devoir d'effectuer une courte prestation, en fonction du mode de déplacement demandé, à charge pour les enfants, et par la suite, d'inventer une autre façon de se mouvoir, sous l'œil d'observateurs malicieux, ravis de se prêter au jeu.

J'ai beaucoup de grenouilles, d'oiseaux, de reptiles, tout un bestiaire fantastique qui a enchanté nos soirées d'hiver, à l'heure où tombe définitivement la lumière.

Et, de l'homme ou de la femme qui franchit une barrière, à celui ou à celle qui soulève une valise, en passant par celui ou celle qui pratique un sport ou un métier, sans oublier ceux qui s'habillent, ceux qui se lavent ou ceux qui mangent, nous avons passé en revue le comportement humain en son entier, en utilisant simplement le langage du corps, la parole étant prescrite...

Les enfants, qui sont comédiens de nature, attendent cette heure avec beaucoup d'impatience. Se produisant en duo, voire en trio, ils arrivent à brosser quelques scènes, qui font parfois le délice de mes jeunes spectateurs.

Et, si d'aventure, quelques passants ont été amenés à rôder autour de la classe dans ces moments-là, nul doute qu'ils ont dû nous croire absents, tant les enfants mettaient de silence au cours de leur prestation.

Les parents eux-mêmes, me confient que, le soir, leurs enfants sont beaucoup plus calmes, dès qu'ils rentrent de l'école. Comme quoi il faut parfois peu de chose pour « faire tourner une classe » !

Je m'habitue à eux, on s'habitue à moi. Et on ne parle bientôt plus de Dominique Loiseau. A la Maternelle de Drouard, la paix semble définitivement revenue...

C'est précisément à ce moment-là que l'Inspection Académique, qui n'en rate pas une, choisit de me remplacer ! Poursuivant sa logique indéfectible, il ne s'agit finalement pour elle, que de remplacer le remplaçant du remplaçant du remplaçant... En d'autres termes, et pour être bref, d'affecter sur le poste, un septième remplaçant au sixième, qui vient de remettre la classe dans le sens de la marche. Après tout, un peu plus, un peu moins ! Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ?

« Allo, monsieur Meunier ?

- Oui ?

- Chloé Albertini à l'appareil. Je suis votre remplaçante.

- Pardon ?

- Je dis que je suis votre remplaçante.

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- C'est pourtant facile à comprendre. Vous êtes ZIL. Je suis Brigade, spécialiste des remplacements longs. Lundi, c'est moi qui reprends la classe. »

La voix est jeune, dynamique, voire autoritaire.

Ainsi, après avoir essuyé les plâtres, à présent qu'on n'a plus besoin de moi,- ce qui n'est d'ailleurs pas d'une quasi certitude – on m'envoie ailleurs.

La mort dans l'âme, j'appelle mon Inspecteur :

« Etes-vous au courant qu'une Brigade viendra me remplacer lundi prochain ?

-Ah non !? Je l'ignorais, répond sa secrétaire.

-Et moi, où est-ce que je vais aller...? Ne pensez-vous pas qu'il aurait été préférable de me laisser finir l'année ? Dans une classe où les enfants ont déjà connu six instituteurs ? Et qui commence à peine à tourner ?

-Naturellement. Ecoutez, Monsieur l'Inspecteur est absent. Dès qu'il rentre, je lui fais part de votre coup de fil et il avisera. »

Après une telle nouvelle, ne sachant si je dois ou non préparer mes valises, j'expédie les affaires courantes et, une fois de plus, en raison d'une nouvelle maladresse de l'Inspection Académique, qui est coutumière du fait, ce sont les enfants qui sont pénalisés.

« Je ne te comprends pas, me fait observer mon épouse, à qui je viens d'apprendre les derniers événements. Tu as assez répété qu'on t'avait envoyé dans un coupe-gorge ! Et maintenant, tu veux rester ? Décidément, tu ne sais pas ce que tu veux !
- Mais puisque je te dis que ça va mieux ! Les enfants m'adorent et les parents me laissent tranquille ! Ailleurs ce ne sera pas mieux !
D'ailleurs, j'ai assez travaillé pour remettre la classe en état, pour partir et laisser à d'autres tout le bénéfice !
-Tu fais ce que tu veux, conclut-elle. Mais ne te plains pas si tu as des ennuis ! »

Le lendemain, l'Inspecteur m'appelle :

« Monsieur Meunier ?

- Oui ?

- Jean-Louis Belgrand, votre Inspecteur...

Je viens de m'arranger avec ma collègue qui gère les Brigades. Bien entendu, vous restez.

Que voulez-vous, poursuit-il, il y a eu un dysfonctionnement dans nos services, car la personne qui gère les Brigades n'est pas la même que celle qui gère les ZIL ? Or, si je peux disposer de mes ZIL, je ne peux malheureusement pas intervenir sur des Brigades qui ne m'appartiennent pas. Le jour où il y aura un corps unique de remplaçants, le système sera plus souple. Mais, ce n'est pas encore pour demain. Sur ce, je vous souhaite bon courage. ..Ca va mieux à Drouard ?

- Le secteur est calme.

- Continuez comme ça. Et dites-vous bien que je vous maintiens à ce poste jusqu'en juillet. »

Mais il ne m'a jamais été donné d'avoir une explication rationnelle sur les raisons qui l'ont poussé à mettre six remplaçants sur le poste momentanément libéré de Dominique Loiseau.

Mon bel élan, un instant brisé, repart de plu bel et, je vécus à Drouard l'une des plus belles années de ma carrière.

Noël, la visite du Père Noël, les danses autour du sapin, les sorties sous la neige, la galette des Rois, la Chandeleur, Pâques, Carnaval, les fêtes s'étaient invitées à l'école au rythme des saisons...

Que sont aujourd'hui devenus les Paul, les Christophe, les Marie, les Richard, les Anthony, les Frédéric et les Aurélie, tous ces chers enfants, au visage rayonnant, que j'ai connus à l'aube de leur vie ?

Certains doivent être mariés à présent ! Eux-mêmes doivent être entourés de toute une ribambelle de petits drôles qui sont déjà en âge d'aller à la Maternelle ou en Primaire ?

Je me souviens de quelques événements qui ont émaillé cette année scolaire, la première que je devais vivre à Drouard et qui, vous le verrez plus tard, ne sera pas la dernière.

Je revois Clotilde, la petite Vietnamiennne, allongée sur un matelas, un nounours entre les bras. Sous l'effet d'une forte fièvre, l'amande de ses yeux n'arrêtait pas de pleurer. Il m'avait fallu prévenir sa mère, professeur de français à Troyes, afin qu'elle vienne la chercher.

Je repense à Clémence, petite fille si craintive qu'elle était toujours dans mes jambes. Un jour où je me retournai brutalement, je lui mis malencontreusement les doigts dans l'œil. Elle pleura tellement qu'on eut beaucoup de peine à la consoler. Comme à l'époque, ses parents étaient les grands amis de Marcel Pourceau, j'avais craint qu'ils ne me causent des ennuis. Aussi avais-je pris les devants en prévenant le père de l'incident. Ce dernier, magnanime, m'avait alors répondu :

« Nous ne sommes pas des gens à histoires. Quelle manie aussi de coller aux basques des adultes ! Avec nous, c'est pareil ! »

Je songe également au petit Victor, dont le short lui descendait jusqu'aux genoux. Fils d'une vétérinaire excentrique et d'un gérant d'hypermarché, il avait fait de ses rêves une réalité.

« Tu sais, Maître, me confie-t-il un jour, tu prends des risques en nous faisant sortir en récréation.

-Pourquoi donc ?

-En allant à l'école, à deux heures, comme il y avait des Allemands partout, j'ai donné l'ordre de miner toute la cour. Mais, si tu veux, je peux te donner les plans. J'ai noté tous les endroits où j'ai fait poser des mines anti personnelles. Tu n'auras plus qu'à les désamorcer !

-Il y en a beaucoup ?

-Des milliers, Capitaine » ! »

Et il me remet un morceau de papier maladroitement colorié, car Victor, en écriture, est fort peu soigné.

« Apprends-le par cœur ! fait-il encore. Ce message s'autodétruira dans la minute qui suit ! »

Tel était Victor, grosse tête plantée sur un petit corps et grand passionné d'aventures, que son grand-père lui racontait, le soir, avant de s'endormir. A l'heure où les petits garçons jouent au ballon et les petites filles à la poupée, il refaisait la guerre à lui tout seul... Aussi n'avait-il pas d'amis, car il jouait à des jeux que les enfants de son âge ne comprenaient encore pas.

Un jour qu'une chaise était tombée avec fracas sur le carrelage de la classe et que je le vis plonger sous sa table, je m'inquiétai :

« Victor ! Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

-Couche-toi, Maître ! Hitler vient d'envoyer ses V2 ! »

Il avait cinq ans seulement ! Et il avait toujours un short qui lui battait les talons ! De toute ma carrière, je n'ai rencontré un tel phénomène !

Mais, comme je l'ai dit, dans son travail, Victor était cossard et peu soigneux. Un jour où je lui avais reproché d'avoir « saboté » sa copie, en la maculant de taches de feutre, et où je lui avais refusé le bon point qu'il me réclamait, il proféra des menaces :

« Si tu ne m'en donnes pas, je le dirai à mon père et il te battra. Tu verras, mon père, il est très fort ».

Envoyé au coin, la culotte arrêtée au niveau du mollet, il se montra si désagréable que je pris le parti de le référer au père, à la sortie de l'école :

« Alors, ai-je attaqué avec le sourire, Victor m'a dit que vous alliez me battre ?

-Vous battre ? Pour quelle raison ? répondit-il confus.

-Il m'a dit, comme ça, que si je ne lui donnais pas de bons-points aujourd'hui, vous alliez me battre ?

-Et vous l'avez cru ? demanda-t-il de plus en plus rouge.

-A Drouard, plus rien ne m'étonne ! »

Et le père partit, entraînant son rejeton qui freinait des quatre fers, les mains sur le postérieur, pour mieux protéger ses arrières... à l'endroit où les troupes les mieux aguerries ont leur zone de faiblesse.

Croyez bien que s'il avait fait nuit, on aurait vu luire des étincelles sous la semelle de ses souliers !

C'est que je prenais un malin plaisir à mettre les parents dans l'embarras, en faisant semblant d'attacher de l'importance à ce que me racontaient leurs enfants, d'autant plus que ce sont toujours les premiers à leur porter du crédit. Plus les discours de leurs gamins sont rocambolesques, plus ils ont la chance d'être pris aux sérieux par leurs géniteurs !

Je ne compte pas les histoires que les enseignants ont eues avec tout ce que rapportaient les élèves à leurs parents !

Mais, mon initiative fut suivie d'effet, puisque le lendemain, le petit Victor me revint, armé des meilleures intentions et jamais plus il ne me donna l'occasion de me plaindre de lui.

Par contre, les récits sur la poche de Dunkerque, où les Allemands avaient eu le malheur de laisser un trou et les exploits du Colonel Rémi, qui n'arrivaient toujours pas à passionner ses petits camarades, j'en ai entendu parler durant toute la fin de l'année.

Maintenant, les grandes vacances approchent à grands pas. Nous venons tout juste de démonter les stands de la kermesse de fin d'année scolaire, au cours de laquelle mon petit Victor, déguisé en moujik, avait été mitraillé sur toutes les coutures par ses parents et grands-parents réunis. « Vous savez, m'avait confié sa mère, après la prestation de son rejeton sur le podium, j'ai eu bien du mal à lui faire enfiler son costume de moujik. Il voulait arriver en Allemand ! »

Ce jour-là, son interprétation très personnelle des danses slaves avait bien fait rire tout le monde, tant il dansait avec une élégance consommée, le bras droit passé autour de la taille de sa cavalière et la main gauche retenant la culotte pour l'empêcher de tomber.

« Gilbert ! Viens nous aider dans la cave ! On voudrait remonter une armoire ! »
Sophie et mon ATSEM viennent de me faire revenir à la réalité.

« L'armoire de la cave ? Vous plaisantez. Elle est bien trop lourde !

-Ca ne coûte à rien d'essayer, poursuit-elle.

-Et tu as besoin d'une armoire ? Tout de suite ? Là? Ce soir ?

-Je me dis que si celle-ci peut convenir, je n'aurai pas besoin d'en acheter une autre. Comme on est en train de passer les commandes...»

Je les suis en maugréant intérieurement. Qu'est-ce qui leur prend de vouloir déménager une armoire à cinq heures du soir ? Ca ne peut pas attendre ? En plus, je vais me salir... Ah, les femmes ! Quand elles ont quelque chose dans la tête !

Une fois dans la cave, force est pour moi de constater que nous n'y arriverons pas. C'est à peine si à nous trois nous arrivons à la bouger.

« Il faut appeler les employés communaux. Nous n'y arriverons pas. En plus, la descente d'escalier est étroite et c'est bas de plafond.

A mon avis, ils ont dû l'amener démontée, à la cave. Mais là, je n'ai pas d'outils avec moi. Voilà ce que je vous propose : ou vous attendez demain, que je revienne avec des outils, ou vous appelez les employés communaux.

-N'en parlons plus, finit par dire Sophie. On ne va pas être plus royaliste que le roi. On ne peut pas, on ne peut pas. C'est tout. »

Elle est un peu déçue et je la vois fourrager à droite et à gauche avec Pascale... bousculant un carton, un seau, des jouets d'enfants... comme si, pour je ne sais quelle raison, les deux femmes avaient envie de me trouver du travail.

Enfin, après avoir glissé un œil sur sa montre, Sophie me libère, en s'excusant de m'avoir fait perdre mon temps.

Je remonte donc, puis, tout en devisant avec mon ATSEM ; nous traversons la cour pour regagner ma classe. Avant de rentrer, je remarque que les rideaux ont été tirés. J'en fais la remarque à Pascale, qui me répond d'une manière évasive.

Mais, lorsque je pousse la porte, quelle n'est pas ma surprise de constater que ma classe est pleine de parents et d'enfants, qui m'attendent, sourire aux lèvres ! Sur les tables rassemblées, et recouvertes de nappes en papier blanc, s'aligne toute une théorie de gâteaux, de sucreries et de flûtes de champagne.

Je suis abasourdi. Je comprends mieux pourquoi ma collègue m'a invité à descendre dans la cave. C'était pour que les parents aient le temps de tout installer !

« Pour cette bonne année que vous avez fait passer à nos enfants, nous avons tenu à vous exprimer toute notre gratitude... » commence une mère d'élève, pendant que retentissent remerciements et bravos.

Dans mon émotion, je n'ai pas retenu la suite... J'ai la gorge nouée, et, lorsque le petit Victor me colle deux grosses bises, tellement mouillées que je dois m'essuyer, en riant à travers mes larmes, et qu'il me remet, lui qui écrit si mal, une parure de stylos, je ne peux que fondre littéralement.

Puis, c'est le défilé de ses camarades venus m'embrasser, qui, avec une lettre, qui, avec un dessin ou un petit cadeau enrubanné... alors que de nombreux parents aussi émus que moi ne peuvent empêcher leurs larmes de couler.

Tout le monde est là. Même Marcel Pourceau, debout, près de la porte de secours et qui ne sait plus s'il doit, en premier, s'essuyer le front ou les yeux !

« A la tienne, Maître ! » s'écrie Victor, en me serrant le cou à m'étouffer. » Et chacun de rire et de pleurer à la fois.

Marie, la petite Marie, plus discrète, me remet une lettre pleine de petits cœurs, dessinés au feutre rouge et qu'on me demande de lire à haute voix. Mais, je ne peux

pas aller jusqu'au bout tant ce message d'amour m'empêche de parler. Tous mes élèves y ont mis leur signature !

Je les imagine, assis à leur pupitre, un gros feutre dans leurs mains malhabiles et s'appliquant en tirant la langue pour tracer des lettres que Pascale a dû leur écrire sur un brouillon.

Paul m'offre un organisateur électronique, Dimitri un livre, qu'il a d'ailleurs failli faire tomber, tellement il était gros, Claire, tout un lot de bons FNAC et Anthony une demi-douzaine de CD...

Le reste se déroule dans un épais brouillard, mais ce n'est pas le même qu'à mon arrivée, car, ce soir-là, il fait beau et chaud...

Puis, tandis que devant moi s'aligne la foule des cadeaux, alors que sautent les bouchons, vient ensuite le temps des derniers conciliabules et celui des dernières « bisnes chocolatées » d'enfants qui ne veulent plus repartir... Les bruits s'éteignent peu à peu et le vide tombe sur le maître, resté seul au milieu de sa classe, la tête encore chavirée par le champagne et le brouhaha...

« Vous allez nous quitter ? »

C'est Pascale qui me rappelle à la réalité. Elle aussi est très émue.

Après avoir travaillé, ensemble, un an durant, après avoir partagé les mêmes joies, les mêmes peines, nos chemins vont se séparer.

Chacun de son côté, nous remettrons les compteurs à zéro. Elle restera, moi je vais partir. Puis nous débiterons, avec d'autres, une nouvelle aventure, en espérant qu'elle sera plus calme.

C'est la loi du métier. Et c'est justement pour cela qu'il est beau, puisque nous devons recommencer, toujours recommencer...

Et, tandis que je fais tourner la clef du démarreur de ma voiture, j'aperçois Pascale, derrière les vitres de la classe en train de me faire un dernier signe de la main.

Je ne pensais pas, à ce moment-là, qu'un an après, j'allais revenir à Drouard, pour prendre la direction de la Maternelle et y terminer ma carrière... Le destin ayant parfois un cours bien capricieux !

Il n'empêche que sur la route du retour, il m'est donné d'assister à un superbe coucher de soleil ! Comme quoi, à Drouard, il n'y a pas que du brouillard !